

L'arsenal du réactionnaire

Ne cherchez pas à savoir qui fut Nicolás Gómez Dávila : sa biographie est trop pauvre en anecdotes et en rocambolesque. « Seules la quiétude et la routine nous livrent la pulpe des choses, des essences, des êtres », affirmait-il. Contentez-vous dès lors de l'imaginer, reclus dans la bibliothèque aux trente mille volumes de sa résidence à Bogota. La plume à la main, il attend patiemment la cristallisation d'une idée. La voici. Les mots suivent, qu'il faudra épurer, polir, retoucher pour atteindre à la justesse et à l'efficacité. L'aphorisme, cette phrase où s'épousent le style et la clairvoyance, est fin prêt. « Peu importe la sordide pénombre organique d'où naît une idée. Ce qui compte, c'est sa dure pointe de diamant. » Et de cette pointe, inaltérable, Nicolás Gómez Dávila va transpercer les baudruches de la Modernité triomphante.

Grâce aux Éditions du Rocher, le lectorat francophone a pu découvrir ce moraliste colombien d'une acuité de jugement et d'une rigueur d'expression peu communes. Les quelque 2300 sentences égrenées au fil des pages des *Horreurs de la démocratie* et du *Réactionnaire authentique* font en fait partie d'un plus vaste ensemble de maximes publiées successivement en 1977, 1986 et 1992, et auxquels Gómez Dávila avait donné le titre général d'*Escalios a un testo implicito*, soit *Scolies pour un texte implicite*. Cet énigmatique « texte implicite » inlassablement commenté, on serait bien en peine de vouloir le reconstituer, puisqu'il s'étale quotidiennement sous nos yeux : il s'agit tout bonnement du réel qui nous entoure, à ce point fragmenté, dispersé, dissous en vains bavardages, qu'il est impossible à l'esprit traditionnel d'en opérer la synthèse. Gómez Dávila a donc compris mieux qu'aucun autre que le déchiffrement – et la dénonciation – des faux symboles et des raisonnements creux passe inévitablement par un discours asystématique et discontinu.

On ne manquera pas de comparer parfois ses traits à du Cioran. Il est vrai que la radicalité du propos et un indéniable sens de la formule rapprochent les deux contemporains. Mais pas question de confondre le nihilisme des *Syllogismes de l'amertume* avec les nombreuses affirmations des *Scolies*. Car Gómez Dávila, au contraire du philosophe roumain, était un homme de valeurs plus que de rejets. Selon lui, la Vérité, l'Amour, l'Esprit, l'Instant porteur d'éternité existent, et il importe de les défendre. Ou du moins « de pratiquer contre le monde moderne un sabotage spirituel méthodique ». Gómez Dávila n'a en effet rien d'un activiste. Toute révolution lui apparaît comme une insulte à l'harmonie naturelle. Son combat sera donc celui d'un ermite bien entouré : « Vivre avec lucidité une vie calme, simple, discrète, au milieu de livres intelligents, en aimant quelques êtres choisis », prône-t-il sans craindre les reproches qu'adressent aux clercs de tour d'ivoire les locataires de « taudis intellectuels »...

On n'en finirait pas de citer Gómez Dávila, de se rafraîchir à la source de ses définitions et de ses considérations sur la littérature, la solitude, l'âme ou la culture. Lecteur modèle ayant absorbé les œuvres universelles dans leur langue originale, penseur total, artisan méticuleux, il nous a laissé d'authentiques manuels de survie, rédigés dans l'humilité et le silence de sa retraite. « Écrire pour la postérité, ce n'est pas désirer qu'on nous lise demain. C'est aspirer à une certaine qualité d'écriture. Même si personne ne doit nous lire. »

Frédéric SAENEN

Nicolás Gómez Dávila, *Les Horreurs de la démocratie. Scolies pour un texte implicite* et *Le Réactionnaire authentique*, Anatolia / Éditions du Rocher.

